

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 14

Artikel: Nos bois
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189205>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dâi tot fins po bailli la nota, et lo sont adé. L'est po cein que l'ont pu tant grandteimps sè passâ dè grantès z'orguès, dè clliâo z'instrumeints iô on pompè la musica. N'ein aviont pas fauta. On part dè trompettes dè carabiniers et autre sè recordâvont su lè vilhio chaumo et allâvont totès lè demeindzès ào prédzò avoué lâo z'instrumeints ein loton, et lài tè zonnâvont lè quattro partiès et la bassa po menâ clliâo que bramâvont, que ma fâi cein n'étai pa pequâ dâi vai. Et pi l'ein aviont iena que djuïvont adé à la fin dâo prédzò, c'étai cllia dâo chaumo treintè-trâi, que coumeincivè pè ré, *la, la, ut.*

Ora, porquie djuïvont-te clliâque à la fin dâo prédzò ? Etâi-te on n'hazâ, ào bin étâi-te 'na precauchon ? N'ein sé rein ào su ! ma tantiâ que sè porrai bin que lo brâvo vilhio menistre que l'aviont adon, prédzivè on bocon ein mineu, et que cein eimmourcessâi l'atteinchon dâi dzeins que l'accutavont, se bin qu'ào bet d'on momeint on coumeincivè à ein vairè dondâ su lè bâncs ; et que l'étai po esquivâ à cé brâvo vilhio l'affront d'en oûrè roncliâ après l'amen dè la fin, que la musica ein eimodâvè onco on bet. Se l'est dinsè, la precauchon étai louablia et bouna ein mémo teimps, kâ quand la tronbonne pétâvè clliâo *fa* d'avau à férè grulâ lè carreaux dâi fenêtrès et que lè dzeins eintoupenâ öiessont djuï : Réveillez-vous, peuple fidèle ! nion ne restâvè eindroumâi, et lo prédzò finessei ein boun 'oodrè.

Mines d'or.

A propos de la découverte récente de trois gisements d'or sur trois points du globe très différents, il nous a paru intéressant de rappeler en quelques mots l'historique de la découverte des richesses de la Californie, découverte qui produisit une vraie révolution dans le monde économique.

Dès 1578, un intrépide voyageur, Francis Drake, en frappant du pied le sol de la Nouvelle-Californie, s'était écrié : « Ce n'est pas de la terre, c'est de l'or. » Mais nul ne s'était ému à ces paroles. En 1829. M. Erman, professeur à Berlin, en visitant ce pays, fut conduit par l'analogie qu'il remarqua entre les terrains de ces contrées et les roches aurifères de l'Oural, à supposer que ce sol recelait d'immenses trésors; cependant le hasard seul vint les en faire jaillir. Un officier de la garde suisse de Charles X, le capitaine Sutter, originaire du duché de Bade, rayé en 1830 des cadres de l'armée, alla chercher fortune en Amérique. Trente lieues de terrain lui furent concédées gratuitement dans la Nouvelle-Californie, sur les bords de la rivière de la Fourche, l'un des affluents du fleuve Sacramento. Sutter établit sa résidence sur un monticule et y construisit un fort pour commander le pays. En 1847, il bâtit un moulin destiné à faire mouvoir une scierie. Le sas de la roue de ce moulin s'étant trouvé trop étroit, on décida, pour épargner la main-d'œuvre, qu'on laisserait à la chute d'eau le soin de se creuser elle-même un passage. Les graviers et les sables du fond du sas, lancés sur les bords, étalèrent aux yeux une grande quantité de pépites et de paillettes d'or.

Ce fut en vain que le capitaine Sutter chercha à tenir la découverte secrète, en quelques semaines, plusieurs centaines d'individus étaient accourus, et trois mois après, la population des chercheurs d'or dépassait, sur

les bords de la Fourche, 4000 personnes. On constata bientôt que l'étendue des terrains aurifères était immense : aussi la nouvelle de cette heureuse découverte fut-elle accueillie partout avec enthousiasme et répétée par des millions de voix; les deux mondes s'en émurent; le choc galvanique des idées révolutionnaires qui agitaient les esprits fut un instant amorti, oublié. De tous les points du globe, des légions d'émigrants : Européens, Chinois, Indiens, Américains, franchissant les mers et les continents, se ruèrent vers cet Eldorado. Mais, hélas ! que de déceptions les attendaient. Cette immense agglomération d'hommes soudainement produite sur un même point où tout, agriculture, navigation, transports, vivres, avaient été abandonnés pour le travail des mines, enfanta une famine que tout l'or trouvé ne pouvait faire cesser.

C'est alors qu'un œuf se paya 125 francs ; une petite boîte de sardines, 200 francs ; la livre de farine, 50 francs ; et une caisse de raisins secs fut vendue littéralement au poids de l'or. Il en était de même pour les instruments de travail et les matériaux de tout genre ; une bêche se vendait 150 francs, une mauvaise pelle, 250. Un cheval, qui valait 40 à 50 francs avant l'heureuse nouvelle, se louait 500 francs. L'Indien, payé autrefois un réal (12 sous et demi) par jour, ne voulait plus travailler s'il ne recevait 100 et même 150 francs pour prix de sa journée. Cet état de choses était encore aggravé par l'absence de police, le manque de sécurité ; les écumeurs de mer, les rôdeurs mexicains, les Indiens insoumis, les aventuriers d'Europe trouyaient plus facile de dépouiller les mineurs isolés que de travailler eux-mêmes aux mines.

Un pareil état social ne pouvait durer : les Etats-Unis, devenus maîtres de la Californie, y rétablirent l'ordre et le calme. Bientôt le mode d'exploitation de l'or changea complètement. Le mineur ne travailla plus isolément ; il ne chercha plus de pépites. Les compagnies se formèrent, le broyage, la force hydraulique, remplacèrent le travail purement manuel. Le nombre des moulins pour broyer le quartz, gangue de l'or californien, était, en 1860, de 324, mettant en mouvement 2800 pilons. Les canaux construits dans les régions aurifères pour y amener, malgré tous les obstacles naturels, les eaux nécessaires au lavage, mesurent une étendue de 7280 kilom. et ont coûté 70 millions de francs. Il est difficile de se faire une idée exacte de la quantité d'or que la Californie a versée sur les deux continents. De 1848 à 1856, l'exportation annuelle est allée à 250 millions, représentant seulement les valeurs déclarées ; et cette somme doit être augmentée du tiers en sus pour les valeurs non déclarées. D'après ces chiffres, la Californie aurait donc, à elle seule, jeté sur les divers marchés du monde, pendant cette période de 8 ans, la somme énorme de 2 milliards et demi.

Nos bois.

Les journaux rapportaient dernièrement qu'on avait coupé, près de Gryon, un sapin qui a fait 8 billes et donné 18 mètres cubes de bois, sans compter les débris. Ce fait nous a rappelé divers souvenirs se rattachant aux forêts de nos montagnes, dont les beaux arbres ont acquis, dès l'antiquité, une réputation méritée comme bois de construction.

Tibère, déjà, fit venir à grands frais des sapins de nos Alpes pour rebâtir le théâtre de Pompée, consumé par un incendie et pour construire un pont nécessaire à ses naumachies (lieu où l'on donnait le spectacle d'un combat naval). Pline nous apprend que les Romains faisaient grand cas des

sapins du Jura et s'en servaient pour leur marine. Il y avait à Yverdon un officier chargé d'expédier par les lacs de Neuchâtel, de Morat et de Bienne, par la Thièle, l'Aar et le Rhin, des bois de construction aux grands chantiers de l'Empire. On expédiait de même de Nyon les bois venus du Valais par le Léman, et on les faisait flotter pour Arles ou Marseille, par le Rhône, non encore obstrué au passage de l'Ecluse. Il s'était formé à cet effet sur notre lac une grande compagnie de constructeurs de radeaux.

Avant l'invention de la poudre, les Anglais faisaient venir de Suisse des ifs qu'ils regardaient comme le bois le plus propre à faire des arcs, armes que les Vaudois servant dans les troupes de Savoie maniaient avec une rare habileté ; et il n'y a pas si longtemps encore que les Glaronnais conduisaient par la Limmat et par le Rhin, en Hollande, des cargaisons de planches de noyer, très recherchées pour les ouvrages de fine marqueterie.

Boutades.

Une bonne dame. — Une jeune et charmante femme, qui s'est mariée par amour, malgré ses parents, en est déjà arrivée à la période des déceptions, bien que son mariage ne date que d'un an à peine. Son mari la maltraite, hélas ! Mais elle se montre douce et résignée et cherche à l'excuser.

— Avais-je raison de m'opposer à cette union ? lui dit sa mère. Pauvre enfant ! te voilà malheureuse.

- Mais, non, maman, je te promets.
- Un brutal.
- Oh ! un peu vif, seulement.
- Qui te roue de coups.

— Que veux-tu ? dit la jeune épouse avec un sourire triste, ça ne l'empêche pas de m'aimer toujours. Il n'y a que sa manière qui a changé. L'an dernière, c'était son cœur qui battait, maintenant c'est sa canne.

En voiture, messieurs, en voiture !

Une dame arrive toute essoufflée pour prendre le train. Elle avance la tête dans trois ou quatre compartiments ; pas moyen de se caser, complet partout.

— Par ici, madame, voici une place, lui crie un employé en ouvrant une portière.

La dame avant de monter : Mais, est-ce qu'on fume, là-dedans ?

L'employé, très poliment : Vous le pouvez si vous le voulez, madame.

Un maître d'hôtel de notre ville chez qui on avait oublié un parapluie, recevait du propriétaire de celui-ci la carte correspondante suivante :

« Veuillez me renvoyer le parapluie que j'ai oublié chez vous, ou bien si vous voulez le garder pour 3 francs, envoyez-les-moi. Et quand vous n'aurez plus d'eau de cerises, dites-moi un mot. »

Voilà un monsieur qui a incontestablement la bosse du commerce.

S'il est des gens qui ont la plaisanterie lourde, il en est d'autres qui ont la riposte cruelle. Le docteur X., bien connu dans notre ville par ses spirituelles boutades, est présenté à une dame par un de ses clients qui, lorsqu'il veut faire de l'esprit, rappelle l'âne jouant de la flûte.

— Madame, dit-il, je vous présente M. X., vétérinaire.

— Monsieur, réplique le docteur avec un fin sourire, vous pouviez vous dispenser de faire comprendre que c'est moi qui vous soigne.

La veille de l'an, au moment où le vestibule de la poste était rempli de monde, une bonne femme se présente pour faire enregistrer un colis. Le commis, très affairé, prend celui-ci, le tourne, le retourne, puis d'un ton bourru : « On voit bien que c'est une femme qui a fait ce paquet ! » — « On voit bien, réplique la consignataire vexée, que c'est aussi une femme qui vous a fait, vous. »

Un industriel lausannois, père d'une nombreuse famille, nous comptait ses petites misères. Il se plaignait entr'autres amèrement de sa fille ainée. « Elle a, disait-il, tous les défauts ; mais laissez-moi faire, je vais la corriger : Au mois prochain, je la mène dans la Suisse allemande, je lui cherche une place, n'importe laquelle, je la plante là, je ne lui donne pas notre adresse, et puis tire-t'en ! »

Questions et réponses.

Réponse au problème précédent : Le premier chapeau vaut 11 fr. 25, le second, 6 fr. — Ont répondu juste : Messieurs Grandjean, Juriens ; Bastian, Forel ; Crottaz, Daillyens ; Grivat, Féchy ; Blanc, instit. les Moulins ; Pallud, Meyrin ; Bartré, Morges ; Rossat, Delémont ; Guillemin, Pully ; Crisaz, St-Gall ; Lavanchy, Grandvaux ; J. Matthey, Morges ; Michel, Coppet ; Gottraux, Nyon ; Duvoisin, Yverdon ; Romanens, Charton et Cuvelé, Lausanne ; Mmes Cueytaux, Cossonay ; Orange, Genève ; Cercle de la Reine Berthe, Payerne ; M. Jacot, Bex. — La prime est échue à ce dernier.

Enigme.

Avec cinq pieds je suis le monde,
Avec quatre le monde me suit.

Prime : Un porte monnaie.

La livraison d'avril de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants : Attention et distraction. Causerie psychologique, par M. Adrien Naville. — Hortense. Nouvelle, par Mme Hélène Menta. (Seconde partie.) — Les armes combattantes en France et en Allemagne. 3. La cavalerie, par M. Abel Veuglaise. — Le Mexique et la civilisation aztèque, par M. A. de Verdilhac. — Notre premier mars, par M. T. Combe. — Chroniques parisienne, allemande, anglaise, suisse, politique. Bulletin littéraire bibliographique.

Bureau chez M. Georges Bridel, à Lausanne.

THÉATRE. — Dimanche 4 avril, dernière représentation des **Bibelots du diable**. Prix ordinaires des places.

ADMISSION DES BILLETS DU DIMANCHE

L. MONNET.

LAUSANNE. — IMP. GUILLOUD-HOWARD & cie.